

SOMMAIRE

Présentation : EVANESCENCES DE L'ECONOMIQUE (Avec quelques remarques sur René Girard)	3
Deux mythes : la rareté et la rationalité économiques, Par Alain Caillé	9
Evaluation économique et entre-nous humain Par Pierre Dumesnil	37

Girardiana

Monnaie et spéculation mimétique Par André Orlean	55
Tuer ou substituer : l'échange de victimes Par Mark Rogin Anspach	69
Transformation de la société et mutation de la culture Par Michel Freitag	103

Nouvelles

Un chat à Chelem Par Max Kohn	137
Un rêve de petit commerçant Par Jean-Luc Boilleau	143

Ce fichier constitue la version numérique du *Bulletin du MAUSS* n° 12.
Numérisation réalisée en 2013 par INGED, L'Ingénierie éditoriale,
76840 Hénouville, avec le concours du Centre national du Livre (CNL).
ISBN numérique : 978-2-914819-52-8



Édition originale : décembre 1984
N° d'inscription à la commission paritaire : 64 558
ISSN : 0294-4278

PRÉSENTATION : EVANESCENCES DE L'ÉCONOMIQUE (Avec quelques remarques sur René Girard)

LE mythe, nous dit Mircea Eliade, est l'histoire supposée vraie par excellence, celle qui porte sur le réel le plus réel. La formule est-elle réversible ? Ce qu'une société tient pour l'absolu réel est-il ce qui relève le plus du mythe ? Si tel est le cas, il est peu douteux que le récit économique constitue le mythe central de l'imaginaire contemporain. Quoi de plus réel, à nos yeux qu'un taux de croissance ou d'inflation ? Assurément, de même qu'il existe de multiples variantes d'un mythe donné, il peut survenir d'infinies contestations de la manière la plus exacte de calculer ces taux. Mais ces contestations, suggère Pierre Dumesnil dans un article très stimulant, s'adosent, à la certitude que la réalité à mesurer est pleinement constituée, réalité vraie, indépendamment des modalités de la mesure. Or il est aisé de montrer que, même dans les cas d'école les plus outrageusement simplifiés, la mesure se révèle fréquemment illusoire. Illusoire sitôt que le statisticien s'imagine mesurer un agrégat d'objets physiques censés dotés d'une pérennité et d'une identité à eux-mêmes toutes métaphysiques. Il est clair cependant que ma bicyclette, par exemple, quelle que soit sa solidité rustique et quelque ressemblance qu'elle affecte de conserver à elle-même, diffère du tout au tout selon que je puis l'utiliser le dimanche matin à Paris ou que je suis obligé de la garder, en semaine, dans ma cave, pour éviter vapeurs d'essence et risques d'accident. Plus généralement, un objet « physique » ne revêt de signification déterminée que dans le cadre d'un type de rapport social, d'un « entre-nous humain » également déterminés.

C'est, au contraire, sur la certitude que les choses revêtent sens en tant que choses, décontextualisables, que s'étaye la croyance économique moderne. C'est que, pense-t-on, la rareté

serait le fait anthropologique essentiel si bien qu'à coup sûr, plus de choses valent mieux que moins. La rationalité économique est le moyen d'assurer son salut à travers l'accroissement de la choséité. Ce sont ces deux notions de rareté et de rationalité économiques qu'Alain Caillé interroge ici¹ en s'efforçant de mettre en lumière, précisément, leur dimension mythique. Il n'est pas contestable que la rareté joue un rôle dans la détermination de l'histoire humaine. Et, d'ailleurs, elle est évoquée et déplorée dans toutes les mythologies du monde. Mais cette rareté n'est pas celle qu'on croit. Ce qui pousse les Hommes à agir ce n'est pas, sauf exceptions, la rareté matérielle, mais l'idée de la rareté, celle qu'alimente la hantise de ne pas pouvoir parvenir à une inaltérable harmonie. Quant à la rationalité économique, elle est l'indéfinissable par excellence, l'équivalent du mana, la véritable catégorie moderne de l'efficace ineffable.

Ce doute porté sur les notions que l'imaginaire économique juge les mieux établies, il est possible de le faire poindre également grâce à l'anthropologie de René Girard que le MAUSS ne pourra se dispenser longtemps d'interroger sérieusement Puisqu'elle chemine sur des voies parallèles aux siennes. Que l'acquisition de choses en tant que choses, raretés négatives, ne constitue pas le ressort premier de l'échange entre les Hommes, c'est ce que Marcel Mauss a suffisamment établi. Mais quelle est alors la motivation principale ? Mark Anspach parachève ici son interprétation sacrificielle du don, amorcée dans le numéro 11, en explicitant son rapport avec la problématique girardienne. Quant à André Orléan², il nous livre-là ce qui constitue sans doute le fondement d'une économie politique girardienne, travaillant, elle aussi, à la

-
1. Ce texte, dont la 2e partie sera publiée dans le prochain numéro, a été écrit en 1980 pour l'Unesco. Que ces notions de rareté et de rationalité soient cruciales c'est ce qui ressort assez du fait que l'Unesco, désirant établir un bilan de la science économique, ait organisé celui-ci autour de trois notions, la rareté, la croissance et la rationalité économiques.
 2. Le présent texte est celui d'une communication au colloque de Cerisy-la-Salle consacré à René Girard en juin 1983.

déconstruction des pseudo-objectivités. Ce ne sont pas les choses, pose René Girard, qui font l'objet du désir. Est désiré ce que désirent les autres, ou un autre privilégié, le « médiateur ». Cette hypothèse implique qu'on se débarrasse de toutes les théories substantialistes de la valeur, libérales ou marxistes, de toutes les théories qui pensent que la richesse consiste en une somme de choses, d'utilités ou de travail, pour tenter de penser des processus de formation de la valeur à partir de ce rien qu'est l'objet du désir. Rien ne préexiste à la valeur, à l'estime, sauf l'opinion, au départ indéterminée mais contagieuse. La théorie girardienne, théorie de la logique mimétique, permet de penser, conclut A. Orlean, un modèle alternatif à la théorie de l'équilibre général, caractérisé par l'indifférenciation des agents, la polarisation unanime des choix, l'indétermination de l'objet élu et l'autoréalisation de l'objet final.

Remarques sur l'anthropologie de René Girard

Les contributions d'A. Orlean et M. Anspach nous paraissent faire souffler un vent nouveau et rafraichissant⁴ dans les domaines de l'économie politique et de l'anthropologie. Comme René Girard lui-même ils n'hésitent pas à aborder des questions centrales et pudiquement tenues de côté, le plus souvent, parce qu'insolubles dans le cadre des modes de penser hérités. On ne peut donc qu'être reconnaissant à René Girard d'aborder de front la seule tâche qui vaille, celle de contribuer à l'édification d'une anthropologie transdisciplinaire, et de le faire avec un style parfaitement limpide, sans détours ni jargon. La faiblesse des discussions qu'il a suscitées est un signe supplémentaire de l'inertie intellectuelle des sciences sociales instituées. Mais mérite-t-il pour autant l'enthousiasme sans réserves dont font preuve ses thuriféraires ? Sans prétendre ouvrir ici un débat qui mériterait infiniment plus de place, mais dans l'espoir qu'elles puissent aider à l'amorcer, signalons simplement sens, quelques questions trop rapidement par R. Girard.

— A supposer même que le désir soit effectivement sans objet, qu'est-ce qui permet d'affirmer qu'il est désir de ce que désire

l'Autre, désir selon l'Autre, plutôt que désir du désir de l'Autre, comme le pensait Hegel, ou, par exemple, désir de se désirer soi-même, & c ?

— Peut-être tous les mythes dont traite R. Girard parlent-ils effectivement du sacrifice de la victime émissaire, surtout dans les morceaux découpés et présentés par lui ! Mais rien ne semble permettre d'affirmer que tous les mythes ne parlent que de cela et ne pensent qu'à ça. Il y est apparemment question de quelques autres choses, de la naissance, de la mort, de la sexualité, des plantes et des étoiles, du vent et des animaux, du savoir et de l'ignorance, de la rareté. R. Girard est donc fautif au regard de la double exigence légitimement formulée par C. Lévi-Strauss en matière d'étude des mythes, celle de rendre compte de tous les mythes, et celle de rendre compte également de la totalité de chaque mythe considéré.

— Que toutes les sociétés aient à affronter la réalité du problème de la violence, que certaines y répondent par la, mise à mort effective d'une victime émissaire, voilà une chose certaine. Il ne s'ensuit pas que le meurtre physique soit l'unique moyen de restaurer la paix civile ni, du même coup, que la catégorie du sacrifice soit la catégorie générale sous laquelle on pourrait à bon droit subsumer toutes les autres notions relatives au même problème, celle de renoncement ou de réciprocité par exemple. C'est ce qu'il est possible d'objecter à la lecture de M. Anspach.

— A un autre aspect de la théorie girardienne, celui qui inspire l'esquisse d'une économie politique alternative par A. Orlean, on pourrait reprocher une tendance au psychologisme et à l'atomisme individualiste. L'anthropologie, la sociologie ou l'économie politique, peu importe, ne sauraient, il est vrai, se passer d'une théorie du désir individuel. Mais dans quelle mesure est-il légitime de prétendre déduire l'ordre social de la relation entre des désirs individuels posés comme préexistant à leur mise en ordre ? Dans la scène primitive, explique A. Orlean, il n'y a qu'une foule d'individus indifférenciés. Voilà qui

n'est pas sans rappeler les théories du contrat social et leurs apories, celles qui tiennent à l'oubli du fait que les individus sont toujours-déjà-socialisés, qu'ils ne sont donc jamais radicalement indifférenciés et que leurs désirs ne s'équivalent pas. La crise mimétique ne peut pas exister en général, dans l'abstrait. Elle ne peut surgir que comme crise d'une hiérarchie déterminée et préexistante.

— La pensée de R. Girard semble donc, au minimum, éprouver quelque difficulté à sortir du cadre de l'idéologie individualiste moderne, au sens que Louis Dumont donne à ce terme. Plus généralement, elle est constamment menacée par un européocentrisme douteux. R. Girard critique explicitement le relativisme culturel pour affirmer la supériorité éthique de la pensée européenne, modelée par le christianisme, sur toute autre culture. Pourquoi pas ? Mais l'idée du caractère pacificateur du christianisme et de l'ordre occidental n'appelle-t-elle pas quelques suppléments de preuve ? Et d'autant plus que l'interdit porté sur le sacrifice et la violence avait été formulé, bien antérieurement au christianisme, par le bouddhisme et le jaïnisme par exemple (ahimsa), et de façon infiniment plus radicale. Même si la supériorité morale du christianisme sur l'ordre sauvage rituel était établie, l'affirmation de sa supériorité universelle exigerait, à tout le moins, quelque comparaison méthodique avec les autres grandes religions ou croyances universalistes.

*

La question, au fond, n'est autre que celle de savoir ce en quoi consistent une culture civilisatrice, une culture cultivée. Michel Freitag termine dans ce numéro sa réflexion sur le double sens du mot culture. Max Kohn nous rapporte les pratiques imaginaires et savoureuses des juifs de Chelm, pratiques qu'il juge anti-utilitaristes. Dans tout pays, dans toute région il existe des villes ou des villages réputés pour leur bêtise. Des peuples à

plaisanterie, comme il existe des parents à plaisanterie, la « belle-mère » par exemple. À lire les histoires rassemblées par M. Kohn, on se demande si la bêtise imputée aux habitants de Chelm ne tient pas plutôt au fait qu'ils sont trop utilitaristes et soucieux d'améliorations rationnelles. N'est-ce pas leur quête de remèdes rationnels à leurs divers maux qui les entraîne inexorablement dans une série de catastrophes saugrenues et apocalyptiques ? Jean-Luc Boilleau, pour finir, nous propose une nouvelle qui traite des mésaventures d'un petit commerçant saisi par les sirènes de l'anti-utilitarisme. Des séductions et des périls de l'anti-utilitarisme ?

A. C